**« Que défaire ? »**

Notes en amont d’une projection d’*Etats Unis* (2021) et *La prophétesse* (2020)

(Chers, chères)

J’ai regardé sur mon ordinateur ces deux films d’atelier issus du programme « Que faire ? » du BAL. Je les regarde l’un après l’autre, ce sont deux étincelles qui font court-circuit avec mon vécu et j’ai envie de vous communiquer quelque chose - à ma façon, en écrivant et en vous adressant une espèce de lettre. Je la rédige avant de vous rencontrer, dans mon poing qu’une vingtaine de minutes de visionnage en streaming et trois lignes de synopsis. Je m’interroge et je fantasme en compagnie d’images riveraines, qu’on a fabriqué à quelques gares de distance de la ville où j’habite en ce moment.

Mon vécu, donc, je vous le confie. Parfois, pendant les cours que je donne à l’Université, je suis confronté à des groupes de jeunes - plus jeunes que moi, mais pas tellement ; de votre âge, probablement - qui manifestent une lassitude un peu égarée ou une distraction nerveuse. Leur présence entre les murs de cet amphithéâtre n’est pas limpide et affirmée… « Que faire, chers étudiants ? », « Que faisons-nous là ensemble, chères étudiantes ? » Il m’arrive donc de les questionner - à chaud - sur les raisons de l’inertie farouche ou épuisée qui se dégage à l’intérieur de cet espace-temps particulier et pas toujours facile. J’invoque les désirs et les critiques qui les animent, pour que tout cela sorte des endroits opaques où il s’est abrité. Et d’habitude, je n’obtiens rien.

Dans la foulée, j’aurais envie de me plaindre avec mes collègues de ces silences. Je me retiens, autant que je peux, malgré ma frustration. Je me rends compte que l’immédiateté directe, verticale et brusque de mes questions peut difficilement laisser de la place à une expression collective. Probablement, il nous faudrait d’autres complicités, d’autres détours, d’autres rythmes… Il s’agirait de faire surgir une cadre ou une scène en décalage, afin qu’on se rencontre par leur intercession et qu’on rencontre le lieu qui nous rassemble, en démontant les cloisons et les projections qui nous piègent réciproquement.

C’est comme quand les grands médias font leurs reportages hâtifs, farcis de micro-trottoir impromptus, qui ne sont capables que de constater les clichés, verrouiller des silences. Suis-je un grand-média-tassé-dans-la-place-somme-toute-anecdotique-de-deux-heures-d’enseignement-fois-douze ? Les « Jeunes », tout particulièrement ceux du quartier populaire de la Villeneuve où travaille Nahïm et ceux ayant migré, en savent quelque chose de cette distance mass-médiatique. Ce quelque chose qui doit être défait. Il y a des brèches dans vos présences à l’écran ainsi que dans vos paroles qui commencent à le défaire. Après le visionnage, je chemine dans ma journée comme un somnambule en compagnie des traces de vos films : un refrain musical entonné avec fougue par une meute de visages souriants à travers un quartier fantôme ; des mots - solennels et doux à la fois - adressés au visage défiguré d’une « momie » dérobée au sous-sol et à sa patrie…

\*\*\*

Vieille idée reçue. Parfois, on pense à la création documentaire comme à l’enregistrement de quelque chose qui serait déjà-là, d’un réel immédiatement disponible. Mais, en vérité, l’art du documentaire voit dans la réalité une trame de tensions, d’envies et de frictions où il se jette à corps perdu comme sur un trampoline élastique pour rebondir vers des trouvailles et des fabulations qui emportent ailleurs cette réalité et ses présences. En général et dans l’idéal, celui qu’on appelle « le cinéma du réel » augmente la réalité : une réalité « augmentée » non dans le sens des lunettes VR, mais dans celui d’une réalité plus désirable, plus bigarrée, plus aguerrie aussi. Les errances chantées dans la cité lyonnaise et la visite funèbre à la prophétesse du Musée de Grenoble me paraissent deux déclinaisons d’un même tâtonnement souhaitant que deux jeunesses périphériques puissent se manifester dans leur singularité - à savoir en posant un problème qui les dépasse. Elles aimeraient élargir la réalité qu’on partage, y faire de la place.

Vis-à-vis des possibilités permanentes et illimitées de prendre la parole et de se montrer offertes par les nouvelles technologies, on pourrait se demander à quoi bon mettre en place des laboratoires de réalisation pour donner à des jeunes l’opportunité de « s’exprimer ». En manque-t-on ? Les espaces solitaires, ultra-rapides et privés de l’expression numérique ne génèrent pas une telle aventure qui met en jeu la parole et l’image de chacun par l’épreuve de multiples rencontres, écoutes, accompagnements, territoires. Aux posts que nous signons « moi », nous devons ajouter des films signés « nous » : un « nous » qui surprend les « moi ».

\*\*\*

Des corps rencontrent ensemble des lieux, dans vos films. La résistance de ces lieux doit être apprivoisée par vos présences et leurs paroles. Diriez-vous que ce sont les vôtres, par ailleurs ? Autant une grande institution muséale qu’une cité dans une vaste métropole constituent des contextes compliqués, endurcis, inhospitaliers malgré leur statut d’espaces publics. Mais probablement les espaces ne sont pas « essentiellement » ni publics ni hostiles, ils le deviennent par les usages et les représentations qu’on en fait. La période de fermetures, d’interdictions et de surveillances que nous traversons n’a cessé de confirmer ceci.

Il faut y aller, dans ces espaces, il faut que quelque chose s’y passe, que des murs vibrent. Vos films – il me semblent - esquissent une manière d’habiter ces lieux en adéquation avec les langages et les interrogations de chaque petit collectif – chacun avec ses ressources et ses nœuds. Cette manière peut-être celle d’un chœur éparpillé dans un décor urbain vide, c’est une chorégraphie de corps et de voix qui pioche dans les codes du clip et de la comédie musicale. C’est une manière estivale, saccadée et sonore, qui finit par raccorder l’individu au collectif, la mélancolie à la joie.

Dans le musée grenoblois d’autres protagonistes sont également seuls et ensemble à la fois : isolés dans des salles désertes et face aux œuvres muettes, mais aussi rassemblés dans une commune veillée, plus grave et méditative. Dans une pénombre théâtrale les visages sont des masques et chaque langue se relaie au fil de l’oraison murmurée. Leur présence statuaire me rappelle les héros d’un cinéaste portugais qui m’impressionne beaucoup, Pedro Costa, dont les portraits des immigrés capverdiens à la périphérie de Lisbonne ont pour moi une force et une dignité magnétiques, légendaires même. Que la force de vos images constitue un geste tout aussi puissant, c’est ce qu’indique magnifiquement la réaction du musée de Grenoble face à votre film. Lorsqu’il se sent destinataire de votre adresse critique et fabuleuse, qu’il se doit de réagir. Parfois les images arrivent à déplacer l’ordre environnant (celui post-colonial), elles sont les gardiennes d’une réalité future.

\*\*\*

Je termine en retrappant le principe, et je me laisse emporter encore un peu par le démon enthousiaste de l’écriture. Vous m’inspirez des hallucinations heureuses, une sorte de cinéma mental où j’assiste à une bande d’étudiants en train de chanter à tue-tête dans les couloirs de ma fac inondés du soleil printanier : leur chant comme un chorale ou des punchlines en auto-tune qui affirment que « là il y a quelqu’un » (Tariq Teguia). Ou bien c’est la vision d’un groupe d’étudiantes recueilli pour reciter une épopée intime au milieu d’un amphithéâtre devenu plateau dramatique. La distance routinière défaite. Leur silence déverrouillé par l’élan d’un jeu collectif plutôt que par mes questions mitraillées, c’est ainsi qu’ils et elles pourraient enfin me/se donner à voir et à entendre ce qu’ils et elles désirent montrer et affirmer ici, dans ce lieu devenu moins froid et bureaucratique par un feu d’artifice de questions et d’affirmations.

*Jacopo Rasmi*